



Calendrier

Septembre

Mercredis 7, 14, 21 et 28 Septembre :
Permanences rencontre sans thématique

Tous sujets

De 17h30 à 19heures.

Les dépannages latin sont possibles à l'adresse

pierrotblazy@orange.fr

Octobre

Samedi 01/10/22 Cours Paléo inscrits

9 h00 à 12h00

Distanciel ou présentiel

Bruno Gachet

Mercredi 05/10/22 paléo lecture d'actes local adh 17h30

Jean Marc Dufrenoy

L'atelier « Relevés et dépouillement animé
par Désiré Marcellin et Thierry Deléan
est supprimé.

Jeudi 27/10/22 Formation débutants local adh 17h30

Odile Romanaz, Josette Limousin, Pierre Gret

Sur la trace des hameaux abandonnés de St Alban des Villards

A défaut de sortie culturelle annuelle, sur une idée de Pierre Gret, nous avons opté pour la visite du circuit des villages abandonnés de la rive droite de St Alban des Villards, mis en place par la municipalité il y a peu. Bien sûr à cause d'un bon dénivelé et d'un départ plutôt soutenu, cet itinéraire se trouvait réservé à la « section marche » de notre association. Nous avons pris quelques libertés avec l'itinéraire officiel, en partant depuis la micro-centrale du village et en laissant des véhicules en amont, fidèle à notre tradition de ne pas revenir sur nos pas. Le circuit est agrémenté de panneaux explicatifs relatant l'histoire de ces hameaux au XXe siècle et leur lent déclin, malgré quelques innovations d'avant-garde (électricité dès 1923) grâce aux chutes d'eau à proximité.

Après quelques centaines de mètres de grimpe, nous voilà donc en vue du plus important hameau traversé, le Bouchet, patrie d'un certain Pierre Gret, pas celui cité plus haut, mais tout de même son **plus ancien ancêtre direct identifié** et parfait homonyme, vivant dans ce lieu aux environs de 1650, comme l'atteste le cadastre de l'époque. Le Bouchet, de par son éloignement, disposait de tout ce qui était nécessaire à une vie isolée et indépendante (four, école, chapelle, fontaine, ...). On y cultivait avec aisance la pomme de terre et le village était cerné de fructueux vergers. Plus haut, c'est Le Mont, hameau d'alpage à 1350 mètres dont il ne reste rien, point culminant de notre périple et habité seulement à la belle saison. Il faut avoir un peu d'imagination pour concevoir en ce lieu un pâturage de nos jours entièrement recouvert, comme du reste l'ensemble du versant où la nature a retrouvé ses droits.



La joyeuse équipe

A partir de là, c'est la descente et la traversée d'une pro-

Quitte ton masque, on t'a reconnu !

Enfin ! Après plus de deux ans de punition, nous pouvons enfin sortir à visage découvert, même si un certain nombre de pusillanimes hypocondriaques (si, si, ça existe !) qui ont pris goût à ces pratiques de carnaval continuent à s'en affubler. Ne soyons pas mauvaises langues, il est normal que ceux qui se sentent menacés se protègent volontairement comme on les y a obligés pendant de si longs mois, avec un virus surnois qui rôde toujours en quête d'un mauvais coup, et qui a appelé ses copains à la rescousse avec des variants aussi variés qu'inquiétants.

Les Chinois paraissent doués pour inventer des ennuis pour leurs partenaires. Covid, variole du singe, à quand l'eczéma du charençon ou la pépie de la vache ? De toutes façons, si l'occurrence en arrive, ce ne sera la faute de personne sauf, peut être, à Pasdechance ! (alors celui là, comme empoisonneur !)

En attendant, nous avons deux années (et même un peu plus) à passer pour profits et pertes, cette longue inaction ayant contribué à modifier en profondeur nos structures de vie, notamment associatives.

La reconstruction sera longue, il faudra faire preuve de courage, de ténacité et de persévérance pour rehausser l'Association à son niveau d'avant covid, encore qu'il sera sans doute compliqué d'oublier les nouveaux comportements découlant de la pandémie.

On en a vu d'autres, on y arrivera !

Pierre Blazy.

fonde combe dévalant du Grand Truc (Et oui ! Nous sommes juste derrière La Toussuire !), par une passerelle audacieusement lancée au travers du torrent. Bon Mollard est le prétexte d'une halte pour déguster un blanc bien frais et un breuvage à base de rhum moins local, certes, mais tout aussi apprécié. Le hameau est caractérisé par la présence en aval d'un alignement de greniers (petits chalets



de bois) destinés à sauver les biens les plus précieux (titres, bijoux, grains, ...) en cas d'incendie. C'est aussi le dernier village à avoir été déserté en 1976. Au dernier hameau, les Rivaux, se trouvaient deux moulins. Un magnifique pont de maçons à deux arches enjambe le Glandon mais ne mène nulle part. La route qui devait le prolonger n'aura jamais été construite, trop peu

La passerelle est solide !

d'intérêts pour si peu d'habitants. Sa fin sera tragique avec l'engloutissement de trois des sept habitants en 1955 par un glissement de terrain qui marquera l'abandon définitif du lieu.

La remontée vers la route, la civilisation (et le XX^e siècle) nous amènera jusqu'au Myrtilles, nouvel établissement culinaire où nous avons dégusté un excellent repas local arrosé comme il se doit, tout en devisant sur les prochaines sorties-visites à programmer.

Jean-Marc Dufreney

Mourez, nous ferons le reste !

Ce célèbre slogan d'une société spécialisée dans les Pompes Funèbres eût été difficile à appliquer dans la Province de Savoie des siècles passés. En effet, chaque village, chaque vallée avait ses rites propres, rites religieux, bien sûr, pour la plupart figés et immuables mais aussi vieilles habitudes venues du fond des âges, scories des pratiques pré chrétiennes et résolument païennes.

La religion tenta bien d'uniformiser les pratiques, et y parvint en grande partie, mais ne put éradiquer totalement les habitudes et les croyances populaires.

C'est ainsi qu'il n'y a pas si longtemps, on ouvrait, dès la constatation du décès, les fenêtres de la chambre du défunt (rappelons que si, aujourd'hui, on naît et on meurt presque exclusivement à l'hôpital, jusque vers la fin du XX^e siècle tout cela se passait à domicile !) afin que son âme puisse se sauver plus facilement pour « monter au ciel ». Cette coutume était d'ailleurs inconnue dans les Arves mais elle est encore suivie dans de nombreux villages. Ailleurs, on couvre d'un linge tous les vases de la maison. Arrêter le balancier des pendules est commun à toutes les campagnes (les « Comtoises » sont rares dans les HLM, elles prennent trop de place !).

Autre coutume spectaculaire : les Pleureuses. Fin XIX^e—début XX^e siècle, Saint Colomban des Villards et Saint Alban des Villards avaient encore leurs pleureuses. C'étaient des volontaires,

même non parentes du défunt, et qui accompagnaient le cercueil en poussant des lamentations, des plaintes, des cris tout le long du chemin et surtout en traversant les hameaux; elles prenaient à témoin de leur douleur et des regrets que pouvait inspirer le défunt les êtres, les objets inanimés, les pierres, les arbres, etc.; elles recommençaient de plus belle au cimetière quand le cercueil était descendu dans la fosse. Cet usage, qu'on dirait emprunté au paganisme, était autrefois très répandu en Maurienne.

Depuis le Concile de Trente, les rites liés à la mort et à ses suites sont proprement codifiés par l'Eglise. Qu'il s'agisse de la préparation par l'administration du viatique, des offices de sépulture ou des messes commandées à l'avance et dites à la mémoire et pour le salut de l'âme du défunt. Tout cela, pour la partie religieuse. S'ajoutent à ces rites les pratiques souvent morbides mais parfois fantaisistes.

Par exemple, certains croyaient (avant Pasteur) la mort contagieuse ; les porteurs de cercueil jetaient leurs gants dans la fosse. D'autres brûlaient la paille, voire la literie sur laquelle le défunt avait trépassé. On croyait à la mort mystérieuse et personnifiée *qui venait chercher* le malade ou le vieillard cacochyme.: Les âmes errantes qui venaient tourmenter les vivants épouvantaient certains esprits faibles. Le surnaturel apportait des explications à des périodes de forte mortalité, alors que celle-ci était due



Le cimetière de Saint Sorlin d'Arves

à des épidémies pernicieuses, voire à la misère endémique et son cortège de famines, de malnutrition (navets et choux), d'absence d'hygiène.

Tout cela était surtout préjudiciable aux catégories naturellement affaiblies, enfants en bas âge (surtout parmi les enfants « trouvés », abandonnés, placés en nourrice) vieillards, jeunes femmes dont les nombreuses grossesses, les conditions déplorables des accouchements et les durs travaux de la campagne. Les registres paroissiaux sont pleins de relations de décès en couches, accompagnés le plus souvent de la disparition du nouveau-né, lequel était « baptisatus domi » (baptisé à la maison). Si le bébé survivait se posait alors au père un autre problème, celui de cet enfant à élever en même temps que ses aînés souvent très jeunes compte tenu des naissances rapprochées. Il n'est pas rare de trouver un remariage très rapide (dans certains cas, un mois) après un veuvage qui laisse sur les bras plusieurs très jeunes enfants.

De tous les mystères qui assaillaient le peuple, celui de la mort était sans doute le plus obscur et le plus impénétrable, plus sans doute que celui de la vie. Cela explique qu'autant de croyances, autant de pratiques plus ou moins ésotériques aient pu être mises en œuvre pour, en quelque sorte, exorciser ces moments de douleur et d'inconnu. Nous les jugeons aujourd'hui avec notre esprit du XXI^e siècle mais oublions un moment les progrès de la Science, l'ADN, le Laser, l'IRM, et toute la pharmacopée qui, s'ils n'ont pas réussi à supprimer la mort, ont bien amélioré la vie et peut être, nous aussi, nous éviterons de montrer un mort à un nouveau-né ou d'allumer deux lampes dans la même pièce, comme cela se pratiquait encore il y a cent ans.

Pierre Blazy.

Promiscuité sexuelle dans les chalets.

Ce titre pourrait inquiéter les bien-pensants...Rassurez-vous, il ne cache rien d'inconvenant. Basé essentiellement sur les recherches de l'ethnologue Arnold Van Gennep (1873-1957), il relate des faits de la vie paysanne principalement en Savoie.

Jusqu'au milieu du XXème siècle, l' « amontagnage », pratique qui consistait à emmener pour les faire profiter les troupeaux en mon-



tagne pour la durée de l'été était, majoritairement, l'apanage des jeunes filles. Jeunes gens et adultes restaient au village pour assurer les gros travaux, souvent b o u s c u l é s compte tenu de la brièveté de la belle

Farine

saison. Ces demoiselles se retrouvaient donc la plupart du temps seules avec leur troupeau, constitué essentiellement d'Abondances, de Tarines, de chèvres et de moutons, tout au moins la semaine. Pour autant, le métier de bergère ne leur laissait que peu de temps libre, la surveillance du troupeau, les traites des vaches, chèvres ou brebis et le traitement du lait (beurre, fromage) occupant largement leur temps. Elles attendaient donc avec impatience le dimanche.

Parce que le dimanche, les jeunes gens du village faisaient la « visite aux bergères ». Ces demoiselles préparaient le repas



et les garçons apportaient force bouteilles. On festoyait, on dansait, on plaisantait, on se promenait dans la belle nature. On « s'aidait », aussi, le travail était plus tôt fini et permettait de profiter du bon temps ainsi gagné. Souvent, on passait la nuit, et la configuration

Abondance

des chalets d'alpage obligeait que l'on dorme tous ensemble sur un tas de paille ou de foin, au grand dam des membres du clergé qui voyaient là une occasion de débauche offerte aux jeunes avant le mariage. A tel point



Chèvre de Savoie

que dans certaines paroisses, ils obtenaient qu'un adulte passe le dimanche avec les bergères et leurs amis pour que la morale soit sauve. Mais pouvait-il vraiment surveiller tout le monde ?

Van Gennep relève que « à la montagne, les fréquentations entre

jeunes gens et relations sexuelles sont plus libres, plus faciles et plus fréquentes à cause de l'absence des parents. » Un de ses correspondants lui a rapporté qu'ayant passé plusieurs nuits dans des chalets et dans des conditions telles qu'on le traitât en compatriote et en ami, a pu faire sur la liberté des mœurs qui y règne des observations suffisantes pour comprendre comment un médecin de ses amis est arrivé à constater que sur trente filles d'une certaine vallée, il n'y en a guère plus de deux ou trois qui sont encore vierges à la veille de leur mariage.

Dans les pâturages de Montricher et Albanne, en Maurienne, les relations sexuelles sont plus intenses et plus libres.



Brebis et ses agneaux

A Valmeinier, « les jeunes gens profitent assez souvent de l'alpage pour aller rendre visite aux jeunes montagnères ; ces réunions ont parfois des suites fâcheuses. » qui se matérialisaient par la naissance d'enfants naturels (En aurait-on inventé d'artificiels ?) que l'on retrouve à de nombreux endroits des registres paroissiaux et que les curés flétrissent en des termes souvent intraitables, rejetant sur l'enfant qualifié d'impur une partie de la faute. Dans la majorité des cas, l'enfant était reconnu (après avoir été « donné » au père supposé) et légitimé par le mariage.

Il n'y aurait pas lieu de voir, dans la liberté sexuelle en montagne, le signe d'une perversion introduite dans les mœurs par la civilisation, c'est au contraire le reste d'une autre conception que la chrétienne de la valeur des relations sexuelles. C'est du moins ainsi que Arnold Van Gennep conclut son étude.

Arnold Van Gennep
Relayé par Pierre Blazy.

Une artiste peintre en Maurienne

Estella Canziani, artiste peintre anglaise, débarque en Savoie en 1905. Frappée par la disparition rapide des traditions locales, elle s'empresse de faire le portrait de quelques habitants et de recueillir légendes et coutumes.. Elle séjourne en Maurienne à Valloire et nous livre ses impressions sur ses surprises fréquentes et toujours renouvelées devant les mœurs de ce début de XXème siècle.

Les Valloirins appellent sa peinture des « photographies à la main », du moins ceux qui ne se sauvent pas dès qu'elle leur adresse la parole. Voulant peindre une paysanne dans un décor familial, elle prétendit installer son chevalet dans l'église, mais le curé de la paroisse refusa absolument de la laisser entrer. Elle en prit son parti, mais le lendemain le bruit d'une altercation lui parvint de la rue et elle vit le fils de son aubergiste se colleter avec le curé, lui reprochant de refuser la venue des touristes que les peintures de Melle Canziani auraient pu attirer. Le conflit se régla et elle put peindre dans l'église de Valloire « les plus beaux costumes qu'elle ait vus, surtout les ceintures ».

Melle Canziani nous livre une vraie chronique de la vie à cette époque, vue par une étrangère. Un de ses sujets d'étonnement était la nourriture qui lui était servie à l'auberge, et qui, semble-t-il, était l'ordinaire des montagnes : le matin, sur le coup des 6 heures, un grand bol de café au lait accompagné de pain rassis très dur. Pour

déjeuner, à midi, c'était des carottes, des cardons ou des pommes de terre et par chance, quelquefois des œufs.

Le soir, on lui servait de grands bols de cette sorte de brouet fait de pain, de carottes et de pommes de terre bouillies à l'eau pendant longtemps. Mais ce qui lui était donné en abondance, comme un grand régal, c'était du porc salé, très vieux et très sec, qui ressemblait davantage à « du cuir de vieille botte qui avait passé plusieurs années dans le saloir »! Les cochons sont tués une fois par an, et comme c'est, à peu près, la seule viande qui est consommée, il faut, pour la conserver, qu'elle soit copieusement salée et séchée.



LL 27. COSTUME DE SAVOIE Valloire

En dessert, des fraises des bois délicieuses ou une demi pêche confite au sucre. Ce que Melle Canziani n'admettait pas et ne réussit pas à changer, c'est que les couverts soient changés après chaque plat, particulièrement son couteau après le cochon et avant le fromage. Parfois encore, on débitait et on mangeait la viande d'une vache abattue parce que trop vieille donc forcément un peu coriace!



D'autres sujets la surprennent. Ainsi, le curé fait preuve d'une sévérité d'une intolérance exemplaires. Une paroissienne ayant ri pendant la messe est astreinte à une punition d'une grande rigueur : trois heures à genoux dans le cœur de l'église. Gustine, fillette de quatre ans, était littéralement épouvantée par le confessionnal où le curé prétendait que le Bon Dieu se cachait pour venir punir les fidèles trop dissipés. Aussi bien Gustine considérait la porte avec effroi.

Fête de l'artisanat et de la tradition

Après un temps d'adaptation, les Valloirins adoptèrent Melle Canziani avec gentillesse. Ils souhaitaient tous poser pour faire peindre leur portrait, tel ce père de vingt enfants qui souhaitait avoir toute sa famille pour l'envoyer à son fils émigré en Amérique. Tel autre paysan arrivait chaque jour vers 7 heures alors que, levé depuis 3 ou 4 heures, il avait déjà effectué tous les travaux de sa ferme.

La notoriété de Melle Canziani fut telle que les Valloirins, à son grand étonnement (il semble que cette pratique n'ait pas eu cours en Angleterre !) insistent, lorsqu'elle avait terminé leur portrait, pour lui « faire la bise » et l'embrasser sur les deux joues. La surprise passée, elle fut très flattée de la marque d'amitié qui lui était manifestée.

Une critique, pourtant, l'émut : alors qu'elle travaillait au bord d'un chemin, un ouvrier italien qui passait lui lança : « Je ferais mieux avec un balai »!

Histoire : Estella Canziani
Scribe : Pierre Blazy

Pour son amour et cette esoyne.

François Villon explique ainsi la « punition » infligée à Pierre Abélard qui a eu l'outrecuidance d'aimer et même de rendre mère la belle Héloïse.

Cela se passe aux environs de l'an 1115. Abélard, né en 1079 dans une famille noble, est professeur de philosophie et maître de théologie à l'Université de Notre Dame de Paris où il est très estimé. Héloïse, âgée de 17 ans (Abélard en a 36) est son élève, brillante. La rencontre entre les deux personnages se mue en coup de foudre. L'oncle d'Héloïse, le chanoine Fulbert, qui a confié l'instruction de sa nièce à Abélard, voit d'un très mauvais œil la situation ainsi créée. Il interdit purement et simplement la rencontre des deux amants chez qui s'installe une passion dévorante. Le maître et l'élève s'aiment envers et contre tous, d'une passion bien éloignée de leur éducation respective.

Héloïse tombée enceinte, Abélard l'enlève et se réfugie avec elle en Bretagne où elle donne le jour à un fils prénommé Astrolabe. Ayant confié son enfant à la famille d'Abélard, elle rentre à Argenteuil avec son mari, épousé secrètement entre temps. Sur l'insistance d'Abélard et par amour pour lui, elle accepte de se retirer dans le monastère où elle a passé son enfance. Le scandale de leur relation éclate lorsque Fulbert dévoile leur mariage secret nuisible à la carrière d'Abélard qui a trahi l'Eglise selon les lois de l'époque.



Il emploie alors deux hommes de main pour infliger un châtiment à Abélard. Ceux-ci vont l'émasculer. Cette mutilation met un terme à la carrière d'ecclésiastique et d'enseignant d'Abélard mais la vengeance est si cruelle et si scandaleuse que Fulbert est, pour plusieurs années, banni du chapitre de Notre Dame. Abélard se réfugie à l'abbaye de Saint Denis où il devient moine.

Héloïse prend le voile à l'abbaye d'Argenteuil. Elle devient en 1129 abbesse du couvent du monastère du Paraclet qu'elle dirigera jusqu'à sa mort en 1164. Abélard meurt en 1142. Entre temps, ils ont échangé une importante correspondance. Ensevelis tous deux au Paraclet, leurs dépouilles furent réunies au Père Lachaise en 1917.

On peut tirer de cette histoire plusieurs réflexions : d'abord, l'extrême cruauté de l'époque où l'on n'hésite pas à infliger la pire des mutilations au nom de la morale religieuse.

Ensuite, la représentation d'une passion charnelle qui se transforme en un lien indéfectible empreint de spiritualité malgré les épreuves traversées. Enfin, les amours contrariées ne sont pas l'apanage de Vérone et notre Moyen Age en a eu, semble-t-il, son lot.



Leur tombeau au Père Lachaise

Enfin, les amours contrariées ne sont pas l'apanage de Vérone et notre Moyen Age en a eu, semble-t-il, son lot.

François Villon, Pcc Pierre Blazy.